

Préambule à la première édition (1925)

par Sigmund Freud

De toutes les applications de la psychanalyse, aucune n'a suscité autant d'intérêt, éveillé autant d'espoir et, par conséquent, attiré autant de collaborateurs compétents, que son application à la théorie et à la pratique de l'éducation des enfants. Il est facile de comprendre ce phénomène. L'enfant est devenu l'objet principal de la recherche psychanalytique ; il a, dans ce rôle, pris le relais du névrosé, qui avait constitué le point de départ de son travail. L'analyse a mis au jour, chez le malade comme chez le rêveur et l'artiste, l'enfant qui continue à mener sa vie sans avoir guère changé, elle a mis en lumière les forces pulsionnelles et les tendances qui impriment à l'être enfantin le sceau qui lui est propre, elle a suivi enfin les voies évolutives qui le mènent jusqu'à la maturité de l'adulte. Il n'est donc pas étonnant que soit né l'espoir de voir l'effort psychanalytique déployé autour de l'enfant servir l'activité éducative, dont le but est de guider l'enfant sur la voie qui le mène à la maturité, de le stimuler et de le garantir de tous errements.

Personnellement, je n'ai pris qu'une part bien modeste à cette application de la psychanalyse. J'avais fait mien très tôt le bon mot qui veut qu'il y ait trois métiers impossibles – éduquer, soigner, gouverner –, et j'étais suffisamment sollicité par la deuxième de ces tâches. Ce n'est pas pour autant que je méconnaissais la valeur sociale élevée que le travail de mes amis éducateurs est en droit de revendiquer. Le présent livre du Président A. Aichhorn se penche sur un fragment du grand problème, sur l'influence de l'éducation (spécialisée) sur les jeunes carencés. L'auteur a œuvré pendant de longues années à son poste de directeur des établissements municipaux d'éducation protégée avant de faire la connaissance de la psychanalyse. Son comportement envers les jeunes pris en charge trouvait sa source dans l'intérêt chaleureux qu'il portait au destin de ces malheureux, et une intuition empathique de leurs besoins psychiques le guidait sur la juste voie. D'un point de vue pratique, la psychanalyse ne pouvait guère lui enseigner grand-chose de nouveau, mais elle lui donna un aperçu théorique clair du bien-fondé de son action, et lui permit de la présenter à autrui comme une activité fondée sur des principes.

On ne peut exiger de tout éducateur ce don de compréhension intuitive. Deux leçons me semblent résulter des expériences et des succès du Président Aichhorn. La première, c'est que l'éducateur doit avoir une formation psychanalytique, car dans le cas contraire, l'objet de ses efforts, l'enfant, restera une énigme inaccessible. Cette formation s'acquiert au mieux lorsque l'éducateur lui-même se soumet à une analyse, lorsqu'il la vit « à même son corps ». L'enseignement théorique de l'analyse, en effet, ne conduit pas à une profondeur suffisante et ne suscite aucune conviction.

La deuxième leçon semble plutôt conservatrice, elle affirme que le travail éducatif est une discipline sui generis, qui ne doit pas être confondue avec l'approche psychanalytique, ni remplacée par elle. La psychanalyse de l'enfant peut être sollicitée par l'éducation comme un moyen auxiliaire. Mais elle n'est pas destinée à prendre sa place. Non seulement des raisons pratiques l'interdisent, mais encore des réflexions théoriques le déconseillent. Le rapport qu'entretiennent éducation et travail psychanalytique sera probablement soumis à

un examen approfondi dans un avenir proche. Je me bornerai ici à quelques indications sommaires. Il ne faut pas se laisser induire en erreur par le principe, par ailleurs pleinement justifié, selon lequel la psychanalyse du névrosé adulte peut être assimilée à une rééducation. Un enfant, quand bien même serait-il un enfant dévoyé et carencé, n'est précisément pas encore névrosé, et la rééducation est quelque chose de radicalement différent de l'éducation d'un être encore inachevé. La possibilité de traitement analytique repose sur des conditions parfaitement déterminées, que l'on peut regrouper sous le chef de la « situation analytique », elle exige l'accès à un plein développement de certaines structures psychiques, ainsi qu'une attitude particulière à l'égard de l'analyste. Lorsque ces éléments font défaut, comme c'est le cas chez l'enfant, chez le jeune carencé et, en règle générale aussi, chez le criminel impulsif, il convient de mettre en œuvre une pratique autre que l'analyse, pratique qui convergera toutefois avec elle dans son intention. Les chapitres théoriques du présent ouvrage apporteront au lecteur une première orientation dans la multiplicité de ces possibilités.

J'ajoute encore une conclusion dont l'importance ne concerne plus la théorie de l'éducation, mais le statut de l'éducateur. Si l'éducateur a appris la psychanalyse en l'expérimentant sur sa propre personne et s'il se trouve en situation de l'employer dans des cas limites et mixtes pour étayer son travail, il faut de toute évidence lui autoriser l'exercice libre de l'analyse, et non vouloir l'en empêcher pour des motifs qui ne relèveraient que de l'étroitesse d'esprit.

PREMIERE CONFERENCE

Introduction

Mesdames et Messieurs !

Dans la série de conférences qui va suivre, je me suis fixé pour tâche l'application des concepts psychanalytiques fondamentaux au domaine de l'éducation spécialisée ; mon intention est de vous donner un premier aperçu qui vous permettra de vous orienter dans un nouvel ensemble de problèmes. J'entends vous montrer, à partir de mon expérience personnelle, que l'aide des connaissances psychanalytiques peut nous permettre de ramener à leurs causes et de supprimer les manifestations de carence. Vous n'aurez à écouter ni des développements exhaustifs concernant les causes et les types de carence, ni un édifice doctrinal relatif au traitement des enfants carencés, ni même des psychanalyses d'enfants relevant d'une éducation spécialisée. Je n'ai pas non plus l'intention de vous prescrire des directives concernant le contact avec les mineurs carencés : j'entends plutôt vous inciter à mener votre propre travail et vos propres réflexions.

Je suppose que la notion de psychanalyse ne vous est pas tout à fait étrangère, et que vous en avez entendu parler comme d'une méthode de traitement de certains troubles mentaux, les névroses surtout. Dans ce qui suit, nous aborderons la psychanalyse en la considérant comme une nouvelle manière d'appréhender les processus psychiques, et nous aborderons également l'application qui en découle à un domaine particulier de l'éducation spécialisée. La psychanalyse offre à l'éducateur de nouveaux aperçus psychologiques inappréciables pour l'accomplissement de sa tâche. Elle lui apprend à reconnaître le jeu de

forces qui trouve son expression dans le comportement déviant, elle ouvre ses yeux sur les motifs inconscients de l'état carenciel, et lui permet de trouver les voies susceptibles d'amener le sujet déviant à s'intégrer lui-même de nouveau à la société.

Par « jeunesse carencée », j'entends non seulement tous les types de jeunes gens criminels ou déviants, mais aussi différentes sortes d'enfants et d'adolescents difficiles à éduquer et névrosés. Il est difficile de subdiviser avec précision ces groupes, il existe entre eux des transitions graduelles. Le praticien de l'éducation spécialisée connaît bien ces différents types grâce à son travail au niveau de la protection de la jeunesse, des centres d'accueil, auprès du tribunal pour enfant etc.

Il me paraît important, pour donner une base à notre travail, de délimiter les unes par rapport aux autres les phases successives du comportement déviant. C'est en être asocial que chaque enfant commence sa vie : il veut imposer l'accomplissement des désirs directs et primitifs de sa vie pulsionnelle, sans tenir compte en même temps des désirs et des exigences de son environnement. Ce comportement, normal chez le petit enfant, est considéré comme asocial ou déviant lorsqu'il se prolonge au-delà de la première enfance. C'est la tâche de l'éducation que de faire passer l'enfant de l'état d'asocialité à celui de l'adaptation sociale, tâche qui ne peut être accomplie que quand le développement affectif de l'enfant se déroule normalement. Lorsque certains troubles que nous aborderons plus tard surviennent au cours du développement de la libido, l'enfant reste asocial ou ne développe, dans le meilleur des cas, qu'une adaptation de façade, purement extérieure, à son environnement, sans accueillir dans la structure de sa propre personnalité les exigences de l'environnement. Les désirs pulsionnels de ces enfants disparaissent certes de la surface, mais ils ne sont ni surmontés ni élaborés, et restent au second plan, attendant l'instant favorable qui leur permettra de percer jusqu'à la satisfaction. Nous nommons cet état « carence » latente ; des occasions minimales suffisent pour lui faire atteindre le niveau d'un état carenciel manifeste. Habituellement, ce passage d'un état carenciel « latent » à un état carenciel manifeste s'accomplit progressivement ; il n'est pas possible de remarquer, dès la période transition, des manifestations directes de carence, mais uniquement une fragilité générale. Les parents compréhensifs notent que l'enfant est en péril, et recherchent dès ce stade l'aide d'un éducateur. Un traitement instauré à cette phase a les meilleures perspectives de succès.

Lors du traitement des carences au stade initial, nous devons nous attendre à toutes sortes de surprises. Il arrive par exemple qu'un symptôme de carence disparaisse après une durée de traitement extrêmement brève. Le débutant croira facilement, à tort, que le cas est guéri, alors que ce genre de disparition du symptôme n'est qu'une transformation de l'état carenciel manifeste, qui retourne à sa forme latente antérieure. L'enfant carencé a de nouveau réprimé ses désirs pulsionnels, soit par amour de l'éducateur, soit sous la pression d'une situation anxiogène quelconque qu'il est impossible de préciser. Le traitement d'un enfant carencé ne peut être considéré comme réellement réussi que quand une rechute est exclue, soit quand la répression des désirs pulsionnels a cédé la place à un renoncement pulsionnel réel. La voie menant à ce changement passe par la prise de conscience de certaines attitudes affectives inconscientes.

Dans son essence, le traitement de l'enfant carencé est une rééducation. Avant de nous lancer dans une discussion portant sur cette tâche spéciale et sur les répercussions qu'exerce sur elle la théorie psychanalytique, une question se pose à nous avec insistance, celle de la tâche de l'éducation en général. Ce que l'éducation doit accomplir et ce qu'elle réussit à accomplir a donné lieu à diverses conceptions, et ce sont les deux conceptions les plus extrêmes que j'aborderai ici. Les tenants de l'orientation pessimiste estiment que le développement de l'enfant est conditionné par sa constitution héréditaire, et que même la meilleure éducation ne peut rien y changer. Les tenants de l'autre conception, optimiste, sont convaincus que l'éducation peut tout ; il suffit qu'elle soit correctement organisée pour surmonter toutes les difficultés, y compris les obstacles provenant de la constitution héréditaire.

Avant de nous rattacher à telle ou telle orientation ou d'adopter un parti quelconque, nous ferons bien de prendre en compte un fait développemental connu depuis longtemps. Aux premiers temps de l'humanité, la tâche initiale du primitif consistait à acquérir une certaine aptitude primitive à la réalité, afin de ne pas succomber dans la lutte avec les exigences de la réalité. Il en va de même pour la vie psychique. Sous la pression de leurs conditions de vie, les êtres humains ont appris à reporter les gains de plaisir, à renoncer à un gain de plaisir, à supporter le déplaisir, et à dévier les motions pulsionnelles qui ne pouvaient pas toujours s'imposer, en les détournant de leurs buts primitifs pour les orienter vers des buts toujours plus élevés ; une période de plusieurs millénaires a vu se développer une communauté civilisée au sein de laquelle les êtres humains, avec leurs conquêtes techniques, ont, au cours d'un progrès constant, dominé la nature et créé sans interruption les valeurs artistiques, scientifiques et sociales qui caractérisent la civilisation.

Il en résulte que le stade inférieur de la civilisation correspond à une moindre restriction des satisfactions pulsionnelles immédiates, ou, ce qui est pareil, à l'état primitif, et que l'aptitude primitive originelle à la réalité augmente avec le développement culturel. Nous concevons cette aptitude élevée à la réalité comme la faculté qu'a l'individu de participer à la communauté civilisée de son temps, et nous l'appelons aptitude à la civilisation. Elle peut être considérée comme une grandeur variable dont le degré est déterminé à chaque stade de civilisation et qui contient, comme constante, l'aptitude primitive originelle à la réalité. Comment comprendre ce qui précède ? Laissons provisoirement cette question en suspens, et considérons l'enfant en train de grandir. Plus il est jeune, moins il réussit à renoncer à l'accomplissement des désirs de sa vie pulsionnelle et à se plier aux nécessités résultant de la vie en communauté avec autrui. Ce n'est que peu à peu qu'il apprend, sous la pression des expériences réelles de déplaisir, à admettre les restrictions pulsionnelles et à se conformer sans conflits internes, d'une façon qui coule désormais de soi, aux exigences de la société : il devient social. Le chemin que l'enfant doit parcourir pour passer du monde irréel du plaisir, propre à la période du nourrisson, à la société de son époque, suit en général un cours parallèle à celui que l'humanité a parcouru depuis le primitif jusqu'à cet enfant ; s'il est plus ou moins long en fonction de leurs propres stades de civilisation, il doit cependant être parcouru par l'enfant dans les quelques années de maturation qui le conduisent à l'âge adulte. Comme c'est le cas dans le développement organique de l'organisme immature, ce processus de maturation correspond à une répétition

ontogénétique de modifications déjà déterminées au niveau phylogénétique. Donc, même si le nouveau-né apporte également avec lui, de cette manière, des traces des événements vécus par ses aïeux, ces conditions préalables ne suffisent pas à garantir son adaptation au monde civilisé auquel il doit s'intégrer. L'accomplissement de cette tâche nécessite, en plus des influences de la vie, l'influence exercée par les parents et que l'on appelle éducation.

Source :

<https://tw5.immateriel.fr/wiki/immateriel/b/KH76R26>,